

Feuilleton du Pays du dimanche : le sergent de ville

Autor(en): **Balley, Berthe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 126

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les trucs de la mendicité

La mendicité est, hélas ! un sujet toujours fécond et toujours neuf : les mendiants ont tant de costumes et de procédés divers, de lieux d'habitation, de façons de doper les gens, selon les époques et les pays. Qui est à l'abri de leurs opérations ? Nous parlons des faux miséreux, on le comprend. Les pauvres honteux se cachent : les gredins sous l'aspect du mendiant tendent la main partout.

Un député de Paris, M. Georges Berry, bien en situation d'étudier ce sujet, déposait, l'an dernier, au parlement français une loi tendant à la suppression du vagabondage et de la mendicité : dans son exposé des motifs il donne des détails vraiment curieux sur l'exploitation du public par les pauvres qui ne le sont pas. Détachons-en quelques pages.

Après avoir dénoncé le truc du faux « ouvrier sans travail » et de « l'ancien militaire », qui n'a jamais servi, M. Berry vient au

Truc de l'enfant mort.

Un truc de mendiant qui réussit aussi très bien est le truc de l'enfant mort.

Un beau matin, vous voyez entrer chez vous, avec une mine effarée, un homme qui se recommande d'un de vos bons amis et qui, d'une voix entrecoupée par les sanglots, vous raconte qu'il vient de perdre son enfant bien-aimé et que situation affreuse ! il n'a pas de quoi le faire enterrer. Vous ne songez pas que, si le père est sans argent, l'enfant n'en sera pas moins enterré, et vous donnez aussitôt 10 ou 20 francs à ce malheureux, qui vous remercie avec effusion et court dans une maison voisine recommencer la même comédie.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 6

Le Sergent de ville

par Berthe Balley

Le commissaire y jeta les yeux ; le certificat de bonne conduite donné par le directeur, les éloges qu'il contenait, la libération anticipée lui eurent vite démontré que l'ancien condamné avait racheté le passé. L'acte de courage qu'il venait d'accomplir en était une nouvelle preuve, et puisque sa belle-sœur lui pardonnait, il ne pouvait se montrer plus sévère.

— C'est bien, dit-il en lui rendant ses papiers ; en récompense du service que vous venez de rendre, que désirez-vous ?

J'ai reçu personnellement plusieurs demandes pour enterrement de babies qui n'ont jamais existé, et je rencontre même souvent, dans les fêtes des environs de Paris, un marchand de berlingots qui m'a escroqué 20 francs sous prétexte de faire inhumer un fils qui est encore à naître.

C'est que ce métier rapporte beaucoup aux mendiants qui savent l'exercer ! On n'ose pas, en effet, ne donner que quelques sous à celui qui a besoin de payer les frais d'un enterrement. Aussi je m'étonne que les parents qui ont le malheur de perdre un de leurs enfants ne soient pas plus souvent visités par les truqueurs de ce genre.

Truc des vêtements.

Une autre catégorie de mendiants fait la chasse aux vieux habits.

Les uns se présentent à vous couverts de guenilles et vous supplient de leur donner les vêtements dont ils ont besoin afin de se présenter chez le patron qui doit les embaucher. Les autres vous apparaissent, par les froids les plus rigoureux, avec une vêtue de toile, la plus mince qu'ils ont trouvée, et, en faisant claquer leurs dents, ils vous déclarent qu'ils vont mourir de froid. Il est bien rare qu'une personne qui croit à la bonne foi des mendiants résiste à ces demandes ; elle choisit dans sa garde-robe quelque chose de présentable, et le futur employé ou le miséreux qui grelotte court aussitôt vendre son précieux butin au fripier qui l'attend. S'il peut recommencer plusieurs fois par semaine ce petit commerce, à la fin du mois il a plus gagné que l'ouvrier tailleur qui a confectionné les vêtements.

J'ajoute que ces trafiquers de vêtements agissent en commun, comme d'ailleurs la plupart des mendiants, et que celui qui est

— Etre sergent de ville comme l'était mon frère.

Le commissaire garda un instant le silence. Jacques Verdier voulait réparer le tort causé par lui à la société en prenant désormais sa défense. Il avait bravé les lois, il les servirait à l'avenir ! La pensée était noble et belle.

Il plaça devant Jacques une feuille de papier.

— Faites votre demande, dit-il (il lui en indiqua les termes), je l'appuierai.

Une heure plus tard, l'oncle et le neveu arrivaient à la demeure de Jeanne. Afin de préparer celle-ci, l'enfant entra le premier, raconta le danger qu'il avait couru, comment il avait été sauvé, le cheval ayant été arrêté par son oncle !

bien accueilli dans une maison y renvoie l'année suivante, son associé qui, n'étant pas connu, obtient lui aussi, bon accueil et bonne vêtue.

Truc de la quittance.

D'autres mendiants, formés en Syndicat, usent du truc de la quittance.

Ils commandent à un imprimeur un stock de quittances de loyer, faisant laisser en blanc le n° et le nom de la rue qu'ils inscrivent à leur convenance, suivant les besoins du moment. Savent-ils, par exemple, qu'un député ou qu'un conseiller municipal généreux demeure dans la rue de la Paix, immédiatement ils fabriquent une quittance d'un propriétaire voisin de la rue de la Paix et se présentent au député ou au conseiller comme un pauvre de son quartier. Apprennent-ils qu'un homme ou qu'une dame charitable distribue des aumônes aux malheureux de son arrondissement, vite ils accourent avec une quittance prouvant qu'ils appartiennent à l'arrondissement.

Et ainsi ils exploitent les curés, les maires, les administrateurs d'œuvres de bienfaisance et surtout ceux qui, comme cela arrive souvent, veulent avant tout secourir les indigents leurs voisins. Et, de plus, ils évitent presque toujours, à l'aide de cette quittance présentée à propos, l'enquête, la terrible enquête si redoutée des mendiants professionnels.

Truc du billet d'hôpital.

Ceux qui emploient pour mendier le billet de sortie d'un hôpital ne sont pas, eux, réunis en Syndicat ; aussi n'ont-ils pas les moyens d'avoir recours à l'imprimeur. C'est pourquoi ils se contentent ou de falsifier la date d'un billet qui leur a été donné autrefois ou d'en emprunter un à quelque camarade.

Ce dernier, derrière la porte entr'ouverte, écoutait.

— Que dis-tu ? s'écria la mère, ton oncle Jacques est de retour ? Il t'a sauvé la vie ! mon pauvre petit ! (Elle l'entoura de ses bras). Où est-il, ton oncle ? Il fallait l'amener que je le remercie.

— Oui, dit Henriette, il fallait l'amener.

Henri s'élança vers la porte, et, l'ouvrant toute grande, s'écria :

— Le voilà !

Jacques est agenouillé auprès du lit de sa belle-sœur ; il a pleuré en voyant son pauvre visage hâve et décharné, en lui demandant pardon, en entendant cette toux carverneuse.

Quinze jours sont écoulés depuis son retour, malgré les soins dont elle a été l'ob-

Ce truc réussit en général, et, en effet, qui donc aurait la cruauté de rester sourd aux prières d'un souffreteux qui se dit à peine convalescent et condamné à une chute s'il n'a pas au moins un lit pendre la nuit. On se laisse d'autant plus apitoyer qu'on sait que l'encombrement des hôpitaux oblige l'administration de l'Assistance publique à mettre dehors des malades qu'il serait nécessaire de garder encore quelque temps. Et je serais tenté moi-même d'excuser les malheureux qui implorent la charité publique avec un billet d'hôpital, si je ne savais, hélas ! que ces billets sont presque tous achetés au moyen de quelques sous par des intermédiaires qui les revendent à des mendiants professionnels.

Perte simulée d'argent.

Il y a aussi des industriels du même genre qui dressent des jeunes gens à simuler des pertes d'argent afin de se les faire rembourser par le public.

Ceux dont ils se servent sont, en général, affublés d'un costume de cuisinier ou de pâtissier. Tout à coup ils s'arrêtent au milieu d'une rue et, les yeux grands ouverts, ils cherchent et recherchent pendant un grand moment, puis quand il y a un attroupement suffisant autour d'eux, ils se mettent à sangloter. Pressés de question pour les uns et les autres, ils n'ont pas la force de répondre ; enfin, s'expliquant par syllabes et par gestes, ils expliquent qu'ils ont perdu 5 francs qu'ils rapportaient de chez la pratique et qu'ils vont être chassés par leur patron. La foule a pitié de leur chagrin, chacun fouille dans sa poche et bientôt le tour est joué, la monnaie empochée et les gamins partis dans une autre direction où ils vont recommencer leur petite comédie.

J'ai eu la constance, un jour, de suivre un de ces petits comédiens pendant toute une après-midi. Après m'avoir conduit de l'Arc de Triomphe au Panthéon, en recommençant quatre fois la même farce sur le même ton, il disparat dans un long corridor d'une maison de la rue du Cardinal-Lemoine où j'appris qu'il était un des quatre employés d'un hercule de places publiques.

Nouveaux trucs.

Mais tous les trucs que nous venons de passer en revue sont connus depuis de longues années ; tandis qu'il en est d'autres plus modernes qui prouvent que la science de l'invention a fait partout des progrès ; en effet, ceux que je vais signaler ont été découverts, il y a deux ans à peine, par d'ingénieux professionnels.

Jet, Jeanne a vu son état empirer de jour en jour ; la phthisie galopante a fait de rapides progrès.

Jeanne est condamnée, sa mort n'est plus qu'une question d'heures. Elle ne l'ignore pas, et pourtant un sourire de béatitude erre sur ses lèvres décolorées : c'est qu'elle sait que ses enfants auront un protecteur. Jacques a promis de remplacer leur père de leur consacrer sa vie, de ne se jamais marier... Et Jeanne a confiance.

La porte s'ouvre.... La concierge rentre, un pli à la main. La large enveloppe porte le cachet de la préfecture de police.

Jacques, qui s'est relevé, l'ouvre d'une main tremblante, mais tout à coup il pousse un cri de joie :

— Jeanne ! mes enfants ! s'écrie-t-il en les entourant tous trois de ses bras, réjouissez-vous, je suis sergent de ville.

(*La fin prochainement.*)

C'est d'abord le truc des cabinets, truc qui a été exploité, cet hiver, dans tous les quartiers de Paris.

Une dame bien mise et ayant toutes les apparences de la fortune, prise d'un besoin pressant, se précipite-t-elle vers un édicule bien connu ou dans un passage hospitalier, aussitôt elle est arrêtée au milieu de sa course par une femme proprement vêtue qui, la saisissant par le bras, lui murmure à l'oreille qu'elle aussi a le même besoin, mais n'a aucun argent. La dame pressée laisse tomber dans la main de celle qui implore sa compassion les sous qu'elle a préparés pour elle, et achève sa course sans s'apercevoir que celle qui l'a arrêtée si mal à propos cherche de nouveau à exploiter quelque autre dame pressée.

Nous avons aussi, comme nouveau, le truc de l'omnibus. Avez-vous un air sympathique et passez vous près d'une station de tramways qui conduit à la banlieue, il est bien rare alors que vous ne soyez pas abordé par une femme, jeune ou vieille (les deux sont toujours intéressantes pour des motifs différents), qui vous raconte, les larmes aux yeux, que ses jambes ne peuvent plus la porter et qu'elle n'a pas un sou pour prendre la voiture qui doit la conduire chez elle. Si elle vous rencontre aux environs de l'Hôtel de Ville, c'est à Choisy-le-Roi ou à Bicêtre qu'elle habite ; si, au contraire, vous la trouvez à la place de la Madeleine, elle doit se rendre à Courbevoie ou à Surresnes.

Ce truc est bien inventé et peu de personnes résistent à cette demande ; cependant, si elles voulaient prendre la patience d'attendre, elles verraient la prétendue voyageuse renouveler la même prière auprès de nouveaux arrivants, et quelquefois elles auraient la douleur d'apercevoir leur argent prendre le chemin de la boutique d'un marchand de vins voisin.

* * *

La mendicité déguisée n'est qu'un truc, et sous ce titre on peut placer les coureurs de foire qui prennent aux gogos leur argent en promettant un gain qu'ils n'obtiennent jamais, ou en faisant miroiter à leurs yeux de trompeuses espérances. Plaçons-y d'autres professionnels qui, pour vivre, emploient des moyens ayant certains points de contact avec la mendicité. Mais en énumérer toute la pléiade serait trop long. Nous souhaitons au lecteur qu'il ne fasse la rencontre ou plutôt l'expérience d'aucun de ces vilains manèges.



La statue brisée

J'avais à cette époque treize ou quatorze ans. A chaque jour de sortie, j'allais passer l'après-midi chez mon oncle Alexandre, qui habitait, un peu en dehors de la ville, une longue maison basse, comme on en construisait tant au siècle dernier, et comme il en reste si peu à présent.

Derrière la maison s'étendait un immense jardin, dessiné à la française, avec des ifs taillés en pointes ou en boules, alternativement, des massifs bordés de buis, remplis de fleurs que l'on ne cultive plus guère, et qui poussaient à leur gré, sans nul soin.

A vrai dire, je ne m'amusais pas beaucoup chez mon oncle Alexandre ; je n'étais pas un de ces imaginatifs qui créent autour d'eux un monde avec des objets inanimés et s'en distraient. J'avais une prédiction

marquée pour les jeux bruyants avec les camarades de mon âge.

On me permettait de lire une heure, pas plus ; il fallait que je prenne de l'exercice ; l'hygiène avant tout !

Comme mes parents, fort occupés, ne pouvaient me promener à travers champs, et ne voulaient pas me confier aux domestiques, ils trouvaient un avantage sérieux à me procurer le grand air entre quatre murs !

J'étais comme une âme en peine, mon heure de lecture écoulée, essayant de prendre un intérêt un peu factice, à l'écllosion des fleurs surannées qui croissaient dans le jardin de mon oncle.

Un jour où je m'ennuyais plus que de coutume, je résolus de me créer, à tout prix, des distractions un peu plus masculines que mes promenades sentimentales dans les allées des charmilles du bois qui agrandissait le domaine de mon oncle.

On voulait de l'hygiène ! Je ferai de la gymnastique !

Obtenir de mon oncle qu'il fit établir un trapèze et une corde à nœuds à quelque poutre que l'on clouerait au tronc des grands marronniers qui abritaient la cour des communs était chose inutile à tenter...

Je me disais que ma requête ne serait pas écoutée, mais la bonne raison, la vraie, celle qui dispensait de toutes les autres, c'est que je n'aurais jamais osé la présenter.

Mon oncle était un savant et un taciturne ; deux qualités qui m'intimidaient fort.

C'était un homme très instruit, que je ne voyais jamais qu'au milieu de ses livres, toujours assis, coiffé d'une calotte ; il me semblait petit et je le trouvais vieux.

Je lui disais correctement : « Bonjour, mon oncle », en arrivant. « Bonsoir, mon oncle », en partant, et il recevait cet hommage de ma part avec le regard attristé d'un homme dont les journées ne sont pas bonnes et dont les nuits sont plutôt mauvaises !

Je n'en continuais pas moins à lui présenter mon double souhait hebdomadaire ! Au premier, il répondait : « Va jouer, mon enfant. » Au second : « Surtout, ne t'attarde pas en route ! » Quelquefois, il ajoutait : « Ta mère serait inquiète... »

Et alors une inexplicable mélancolie s'accroissait dans ces quatre mots ; j'en rapportais à la maison une impression pénible, un peu anxieuse, et j'embrassais ma mère plus fort que de coutume.

Le jour donc où je m'étais décidé à chercher des amusements conformes à mes goûts, je résolus, après m'être bien creusé la tête, d'organiser un petit hippodrome pour courses à pied !

Des courses sans concurrents ! C'était une médiocre ressource au point de vue de l'émulation, mais je m'ingéniai de mon mieux, si peu inventif que je fusse !

J'arrêtai mon plan :

D'abord, je fabriquerais des obstacles....

Une série d'obstacles, de plus en plus durs ! puis je m'accorderais un temps déterminé pour faire un certain nombre de tours de piste !

J'aurais comme starter et comme juge à l'arrivée... ma montre !

Ce fut déjà, pour moi, un vif intérêt de chercher un emplacement....

Je le voulais loin de la maison, aussi loin que possible, pour n'en pas troubler les habitants, et jouir de mon indépendance.

Enfin, vers le soir, je découvris dans un coin inexploré une série d'allées dans lesquelles je pouvais organiser une sorte de piste.